Des Brocolis pour Bernadette.

Le 26bis de la rue Bernard Lacombe était un de ces petits pavillons comme il en existe tant dans le 8ème.

Dans le jardin les herbes sauvages se battaient avec d’anciennes pousses de fleurs qui avaient, semblait-t-il déjà perdues la partie. Un pot de pensées était tombé d’une fenêtre et s’était fracassé par terre, épandant sur le sol son plein de terreau, de racines et de fleurs fanées.

Sur un tas de gravats, oubliée par des ouvriers contre les marches du perron, une pie morte avait été jetée, ajoutant sa note macabre à l’ambiance d’abandon de la façade.

* C’est dégueulasse ! avait marmonné Pivot dans une grimace de dégout.

Accolée à une usine désaffectée, la maison faisait face au Bar du Pénalty où des perdants de la vie dépensaient leurs pensions de retraite en tickets de tiercé et en doubles Pastis.

La rue étroite affichait le calme des dimanches après-midi. La rumeur de la circulation nous parvenait dans un léger soupir. Une brise venant du sud promenait les relents suaves des cheminées de raffineries et poussait délicatement de ronds nuages blancs dans le ciel limpide, innocents moutons en promenade dominicale. Nous étions légèrement en avance au rendez-vous.

Alexandra Germain nous a ouvert la porte, la quarantaine bien tassée, des cheveux mi- longs d’un très beau gris et des lunettes à monture d’écaille. Elle portait un pull d’intérieur large et une jupe à carreaux. Elle avait conservé un reste de charme dans des yeux vert pâle et un sourire saturé de fossettes. Elle fumait une cigarette blonde et avait une voix qui allait bien avec.

Je n’avais pas eu le temps de lire son bouquin.

Nous avons traversé un large couloir desservant une cuisine en désordre et un salon à la porte entrebâillée où somnolait un homme entre deux âges, en peignoir à rayures. Au-dessus de sa tête, accroché au mur, trônait un de ces Abécédaires encadré, fait en tricot ou en je ne sais quelles ficelles colorées. Une fléchette était fichée sur un petit personnage figurant la lettre P. La pièce était plongée dans un clair-obscur : des plaids usés sur les fauteuils, un foutoir de souvenirs hétéroclites, des piles de journaux jaunis et une odeur de tabac froid incrustée dans les murs et les tapis.

Je n’étais pas sûr que Pivot ait remarqué cette pièce, il était ce jour-là particulièrement de mauvaise humeur. Il avait assisté la veille au soir, à Villié-Morgon, à une de ses réunions de la Confrérie (comprenez Confrérie du Taste-vin). Une vraie embuscade ! Selon ses propres paroles.

Le couloir nous a emmenés dans une véranda lumineuse à l’arrière de la maison. Un service à thé trônait sur une table basse mais notre hôtesse eut la bonne idée de nous proposer des bières. Pivot avait demandé un verre d’eau fraiche, avalé d’un trait, sitôt servi.

 Passées les formules de politesse d’usage, j’avais attaqué sans perdre plus de temps :

* Vous êtes programmée à l’émission du 5 septembre, les autres invités seront Fréderic Dard, Alain Page et un spécialiste des tueurs en série américain qui doit encore confirmer. Est-ce que vous avez reçu les livres des invités ? Je vous les ai expédiés la semaine dernière avec vos billets de train.

Elle m’avait confirmé d’un petit hochement de tête accompagné d’un sourire. Pivot avait enchainé :

* J’ouvrirais l’émission par vous. Vous êtes en pleine actualité. Après la chute d’un toit du zingueur alsacien, signé d’un Z par le tueur du Petit Bac et qui remonte à l’année 70, celui-ci semblait avoir bouclé la boucle et arrêté son massacre. Mais il a recommencé son funeste jeu et on en est, avec l’assassinat il y a 15 jours, d’Odile Bois, à la quinzième victime de la nouvelle partie, si j’ose dire. Et tout cela sans que les forces de police n’aient le moindre suspect à présenter depuis toutes ces années.

Pour résumer, votre participation à l’enquête est en partie due au hasard; vous travailliez aux archives de la bibliothèque de Lyon II lorsqu’un professeur vous demanda de l’aide pour une étude sur la criminalité dans la région couvrant la décennie 1950-1960. C’est bien ça ? Racontez-nous L’histoire comme si on était déjà sur le plateau avec les caméras, les micros et tout le toutim.

* Oui, en effet, à la fin des années 50 le tueur du Petit Bac avait effectué ses premiers meurtres dans la région puis avait étendu son rayon d’action dans le reste du grand Est, et même en Suisse pour deux de ses forfaits.

 Mes recherches ont débutées par l’année 1950. Ça n’avait rien de bien folichon de se noircir les doigts de papier journal et de s’abimer les yeux sur l’écran des archives de la police mais c’était bien payé et à l’époque j’avais besoin de faire bouillir la marmite. La plupart des crimes, disons courants, sont très éloignés d’Agatha Christie ou du commissaire Maigret, la réalité est beaucoup plus sordide.

Je savais à peu près à quoi m’attendre: des femmes tuées par des coups portés un peu plus fort que d’habitude, mettant ainsi fin à des années de bonheur conjugal…, des enfants noyés comme des portées de chatons dans les mares de fermes, des amants qui se fracassent contre des platanes, ainsi unis pour l’éternité dans des voitures vidées de leur liquide de frein. Sans oublier les fusils de chasse qui partent malencontreusement tout seul.

Les dossiers n’étaient pas très épais, et les enquêtes étaient rapidement bouclées. Les coupables, une fois dégrisés de leur alcool ou de leur colère, se rendaient la plupart du temps d’eux même à la gendarmerie, la tête basse et les yeux embués de tristesse et de regrets pour le restant de leurs jours.

 N’allez pas croire que, comme l’affirment les autorités, toutes les affaires de meurtres soient un jour ou l’autre résolues. Plus de la moitié finit par un non-lieu.

Et puis je suis tombée sur l’assassinat du docteur Martine Loubet, juillet 64. Je devrais plutôt dire médecin et non pas docteur, vous allez comprendre par la suite que ce détail a son importance. Une photo de son visage en sang faisait la première page du Progrès, un M gravé au cutter en plein milieu du front. Je feuilletais en diagonale les pages intérieures du journal. Entre les bals de pompiers et les lotos des sous des écoles un fait divers m’alarmait : Dans le village où avait eu lieu le crime, le même jour, un mouton avait été trouvé égorgé dans son enclos, ça nous faisait deux meurtres pour le prix d’un.

Les deux évènements n’avaient à priori rien à voir entre eux mais j’étais persuadée d’avoir déjà rencontré un fait similaire au cours de mes recherches.

Je trouvais ce que je cherchais dans un Dauphiné Libéré de septembre de l’année précédente, le meurtre non élucidé d’un garagiste, trouvé poignardé dans sa fosse à vidanges. Gabriel Bourdu. La gendarmerie avait découvert un oiseau, un geai, gisant près du corps, la signature avait changée. Cette fois un G, taillé grossièrement sur la poitrine.

J’avais l’autorisation, avec l’aval de l’université, d’accéder à une partie importante des archives de la police. Je ressortais deux nouvelles affaires. Un employé de banque mort à côté de sa voiture, signé D au sommet de son crâne chauve, et le cadavre d’une dinde de 10 kilos sur le siège passager. Huit mois plus tard une mère de famille de 35 ans était découverte sans vie allongée sur son carrelage, un écureuil, mort lui aussi, à ses côtés et toujours ces entailles sur le front, un E cette fois ci. Les victimes ne se connaissaient pas, avaient des profils différents, habitaient à des dizaines de kilomètres les unes des autres et semblaient choisies au hasard.

Je sortais de la poussière, sur une période de 15 ans, 18 meurtres classés et non élucidés. Chaque fois, une lettre gravée sur une partie du corps. Ils avaient tous été commis un dimanche, il y avait toujours un animal gisant mort dans les parages. En épluchant les rapports de la scientifique, je trouvais un autre point commun. Les enquêteurs avaient découvert également à chaque fois sur les lieux du crime soit une plante, soit des fleurs, ou des légumes sur lesquels on semblait s’être acharné.

Pas besoin de s’appeler Sherlock Holmes pour s’apercevoir que les noms des animaux trouvés sur les lieux des crimes, les prénoms ainsi que les professions des victimes commençaient à chaque fois par la même lettre : un jarre près d’une Josiane juriste, un rat pour une Régine réceptionniste…. Bon enfin vous avez compris, et de même pour les végétaux, des Céleris pour Claudette, des Brocolis pour Bernadette….

En classant les meurtres par ordre chronologique il s’avéra que notre assassin procédait également en suivant l’ordre alphabétique. Il avait commencé par une Amanda, puis une Bernadette, une Claudette et finirait sans doute par une Yolande et une Zoé.

Pivot était intervenu, le sourcil broussailleux, plongé dans ses notes :

* Vous mettez en avant dans la seconde partie un nouvel élément qui confirme le lien entre les meurtres. Et vous pointez également les erreurs et l’incohérence des différentes enquêtes dues au manque de coordination entre les gendarmeries et la police judiciaire des départements concernés.

Ca y est ! Mon Bernard s’était réveillé de sa gueule de bois, il trouvait ses pages du premier coup, arrivait à énoncer des phrases de plus de 3 mots sans culbuter et commençait à faire tourner ses lunettes du bout des doigts. Quant à moi j’étais suspendue aux lèvres de notre hôtesse, attendant impatiemment la suite et complètement abasourdie par ce délire fait d’alphabet, de prénoms, de légumes et de métiers.

* Avant tout, monsieur Pivot, je vous resserre un verre d’eau ?

J’avais senti la pointe d’ironie dans la question, et lui aussi. Ça l’a fait rire.

* Non merci, mais je veux bien gouter une de ces bières.
* Vous aussi, mademoiselle ?

Le début de cette histoire m’avait laissée desséchée comme une vieille pomme oubliée dans un grenier, mais je commençais aussi à sentir ma vessie qui tirait dangereusement le signal d’alarme.

Notre Miss Marple avait repris son récit en allumant une énième cigarette.

* En effet je mettais à jour la concordance de dates avec celles d’un profanateur de sépultures d’hommes célèbres qui sévissait dans la région.

Elle aimait bien faire ses effets. Pour l’émission, je ne me faisais aucun souci, elle allait faire un carton.

* Ecoutez ça : Le premier meurtre dans la chronologie : Amanda Joubert, assistante maternelle, avait été égorgée le Dimanche 19 janvier 58 à Annecy. Dans sa bouche le légiste avait trouvé une abeille et dans sa main des amandes hachées. La veille au soir le gardien d’un cimetière avait signalé la dégradation de la tombe de l’actrice Annabella à Passy, en Haute Savoie.

Le mardi 05 Avril 60, à Barberaz près de Chambéry on retrouvait étranglée Bernadette Faure, une buse décapitée sur la table du salon et des brocolis déposés à ses pieds. Et c’était au tour de la tombe de Henry Bordeaux, l’écrivain, de subir des dégradations.

Le 11 Septembre de la même année, le corps sans vie de Claudette Lecharmand gisait au milieu de citrons éparpillés sur le sol de sa cuisine, deux cailles pendaient du plafond. Dans le parc du château de Brangue, la tombe de Claudel avait été dévastée. Et ainsi de suite…

D’où venait cette impression ? Était-ce dans son regard ou dans sa voix que j’avais senti cette légère pointe de sollicitude ou peut-être même de sympathie complice envers le héros sanguinaire de son bouquin. Il faut dire qu’il devait commencer à lui rapporter pas mal d’argent, l’homme du Petit Bac. Un ange en tenue de combat et armé jusqu’aux dents avait subitement traversé le plafond, l’aile gauche chargée de lourdes angoisses et la droite de subites suspicions.

Je me connaissais et je connaissais surtout ce sentiment de déjà vu, lorsque la paranoïa commençait son travail de fond et s’insinuait doucement dans mes veines telle une drogue dure et sournoise.

J’avais suggéré pour me sortir de ce malaise et des nausées qui remontaient par vagues de mon estomac comme un violent ressac :

* Un traumatisme dû à l’alphabet ? Est-ce que dans son enfance notre meurtrier aurait rencontré des difficultés à mémoriser, et ses parents lui auraient fait subir, tous les dimanches soir, les pires supplices chinois, ou des humiliations, jusqu’à ce que ça rentre ?

Elle m’avait répondu, songeuse :

* Oui, sans doute. Une frustration enfouie qui serait ressurgie d’un passé lointain. Moi aussi je me suis remué les méninges en jouant au pseudo-psychiatre avant de trouver : Animaux, Prénoms, Plantes, Métiers, Villes, Hommes célèbres. Tout le monde a un jour joué au Petit Bac, non ?

Son regard avait fait l’essuie-glace entre Pivot et moi. Elle aussi jouait un petit jeu avec nous. Illuminant soudain mes pensées, la seule évocation de ce jeu innocent faisait émerger chez moi une part d’enfance et laissait entendre une mélodie joyeuse et nostalgique au milieu de cette boue malsaine et nauséabonde.

* Oui, le petit bac ! On y passait des soirées entières. Tous ces meurtres correspondraient à un ignoble jeu de massacre, planifié de A à Z en gravant des lettres de sang et en faisant gicler du jus de navet et de la bave de crapauds.
* C’est exactement ça. En fait c’est la seule solution que j’ai pu trouver.

Alors que je digérais difficilement ce que je venais de comprendre, Pivot était intervenu, cassant l’ambiance et ramenant tout le monde sur terre en battant l’air de ses mains.

* Bien ! Bon, j’ai eu Grasset hier. Les chiffres des ventes ont explosés depuis la nouvelle série de meurtres. Le livre sortira bientôt en poche. Après l’émission et avec la couverture médiatique actuelle de l’affaire, c’est sûr que ça va décoller.

Le soir de l’émission, il faudra que vous comptiez avec une part de trac, inévitable lors d’un premier plateau. Mais franchement ne changez rien. Vous êtes parfaite. Si vous partez trop sur certains détails, ou si on a un problème de timing, j’interviendrais.

 En plus, je dois vous faire un compliment, vous prenez très bien la lumière, vous passerez merveilleusement à l’écran.

Je n’arrivais pas à y croire, alors que je me battais avec mes nausées, il lui faisait du gringue ! Son timing ! Il n’arrivait jamais à le tenir de toute façon !

Il avait commencé à faire très chaud derrière les vitres, j’avais mal aux yeux à cause de la fumée qui avait envahi la pièce. Au niveau de ma vessie, tous les voyants rouges étaient maintenant allumés. Je n’avais jamais su dire non à une bière.

J’en étais là de mes réflexions hautement spirituelles lorsque Pivot avait clôt enfin l’entretien en se levant.

Alexandra Germain nous avait devancés dans le couloir. Lorsque nous sommes arrivés au niveau de la porte du salon toujours entrouverte elle avait fermé celle-ci d’un geste trop brusque et maladroit. Pivot regardait ses pieds d’un air absent, son cartable sous le bras et ses demi-lunes oubliées sur le nez.

Il avait sonné la cloche du départ et il était trop tard pour de nouvelles questions. Si j’avais lu le bouquin, aussi...

Sur le pas de la porte, elle avait gardé ma main un instant et son regard s’était plongé dans le mien, augmentant encore de quelques degrés mon malaise.

* Je ne sais pas votre nom ?
* Giroux, Pauline Giroux !

En descendant les marches du perron, j’observais la rue et ses alentours. Les voitures dormaient, bien rangées tout au long du trottoir. La lune, ronde et pâle apparaissait dans le ciel. Un chien jappait d’ennui dans une cour toute proche et les tilleuls embaumaient l’atmosphère. J’avais respiré une grande bouffée d’oxygène et, en repensant à l’homme dans son fauteuil, je ne sais pas ce qui m’avait pris, j’avais crié en direction de la maison :

* Au revoir, Monsieur !

Elle m’avait jeté un regard froid en me lâchant la main. Les fossettes avaient disparues.

Un chat avait dû embarquer la pie, ou bien elle était ressuscitée, en tout cas elle n’était plus sur son tas de gravats.

La porte s’était refermée doucement. Le patron du Pénalty claquait lui aussi son rideau métallique. Dommage, j’aurais bien utilisé ses toilettes.

 En remontant la rue, mon imagination tournait dans une boucle fantasmagorique : cette pie, le pot de fleurs cassé, la fléchette au-dessus du fauteuil, mais également une petite fille qui jouait le soir avec ses frères, aujourd’hui pigiste pour Antenne 2. Et puis en tête de gondole de mes pensées morbides la vision d’une future tombe mise sens dessus dessous, celle de Bernard Pivot.

Je l’avais accompagné en silence jusqu’à sa voiture et j’avais trainé mes semelles de plomb jusqu’à mon arrêt de bus. Devant la grille du Cimetière de la Guillotière un attroupement s’était formé. Trois voitures de police balayaient les alentours de leurs gyrophares bleus.

Malgré la chaleur estivale, j’étais frigorifiée. Pourtant mon chemisier, trempé de sueur, collait sur mes omoplates. C’est ce moment-là que ma vessie avait choisi pour abandonner la lutte.